

Cannes 2015 L'Italie : une Renaissance en 2015 ?

Pierre Pageau

Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2015). Cannes 2015 : l'Italie : une Renaissance en 2015 ? *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 28–29.

Cannes 2015 L'Italie: une Renaissance



Youth

En compétition officielle cette année, il y avait trois films italiens et aussi un quatrième, présenté dans la section Un Certain Regard. Du jamais vu depuis 1994. Il y avait là de nombreuses promesses de prix; nous savons maintenant qu'il n'en fut rien. La Compétition officielle présentait **Youth**, de Paolo Sorrentino (présent en 2013 avec **La grande bellezza**, Oscar du meilleur film étranger en 2014), **Mia madre**, de Nanni Moretti (président du jury en 2013) et **Tale of Tales**, de Matteo Garrone (déjà primé déjà deux fois à Cannes pour **Reality** et **Gomorra**). La section Un Certain Regard proposait le documentaire **The Other Side**.

Pierre Pageau

Le premier film italien que nous avons eu l'occasion de voir fut celui de Matteo Garrone, **Tale of Tales** (*Le Conte des contes*). Comme son titre original l'indique bien, il fut tourné en anglais, une première pour Garrone et, espérons-le, la dernière. **Tale of Tales** est une adaptation d'un ouvrage napolitain de Giambattista Basile datant du 17^e siècle. Cet ouvrage est composé de cinquante contes recueillis dans le folklore populaire de Naples et sa région. J'avais aimé **Gomorra** et j'avais été très déçu par **Reality**: je le suis encore plus ici. Quel est l'objectif de ce film? Vraiment dépeindre l'univers fantaisiste napolitain ou plaire au plus grand nombre de jeunes spectateurs friands d'effets spéciaux!? Basile, selon moi, est bien mal servi.

En 1967, le Napolitain Francesco Rosi avait aussi adapté l'ouvrage de Basile et cela nous avait donné **La Belle et le Cavalier**. Le titre original, **C'era una volta** (*Il était une fois*), témoignait mieux des intentions initiales de Rosi, se référant à la formule magique du merveilleux populaire. Dans le film de Rosi, ce merveilleux était mal desservi par une présence trop marquée des stars Sophia Loren et Omar Sharif, pistonné par le producteur Carlo Ponti. Comme dans le film de Garrone, le mélange des contes n'était pas toujours homogène. Dans les deux cas, des exigences de producteurs – visant le « grand public » – massacrent les intentions initiales du scénario. Mais, en y regardant de près, le film de Rosi avait mieux réussi l'amalgame des contes populaires et d'une vision de l'ordre sociale; Rosi montrait que le refuge

dans le fantastique peut aussi servir à masquer les turpitudes des gens haut placés. **Tale of Tales** n'offre que du dépaysement pour un public international; ce public existe-t-il? Bref, ce que démontre le **Tale of Tales** de Garrone, c'est que le cinéma italien n'est pas sorti de la crise, qu'il revit un peu celle de 1967. **Tale of Tales** se croit obligé de tabler uniquement sur des vedettes internationales (Vincent Cassel, Salma Hayek et John C. Reilly); c'est un sous-produit du genre **Harry Potter** ou **The Hobbit**, ce que l'on nomme la *heroic fantasy*. Le film est trop décoratif, trop détaché de toute réalité italienne; on ne sait pas si on est en Italie, en Espagne ou ailleurs. Cela est probablement dû, au moins en partie, à la langue anglaise et la présence d'acteurs anglo-saxons. Ce film nous fait craindre que l'Italie n'ait plus les reins assez solides pour appuyer directement ses créateurs. **Tale of Tales** pourra-t-il trouver un public pour la grande quantité, et qualité, de ses effets spéciaux? Au total, le tout ne réussit pas à nous intéresser, tellement le récit est folichon, incohérent.

Le second film présenté fut celui de Nanni Moretti, **Mia madre**, bien supérieur à celui de Garrone. C'est une œuvre forte. Moretti possède déjà une palme pour **La Chambre du fils** et **Mia madre** lui ressemble en partie. Cette fois-ci, on parle de la perte d'une mère, alors que le précédent parlait de la perte d'un fils. Il s'agit donc encore d'un récit en grande partie autobiographique. La mère du film, comme celle de Moretti, enseignait le latin; avec un questionnement sur l'utilité de l'éducation par le latin,



Mia Madre

Moretti pose des questions sur les traces, la Mémoire. L'actrice, exceptionnelle (Margherita Buy, mon prix d'interprétation féminine), incarne le cinéaste Moretti. Il s'agit du Moretti de ses premiers films, militants, qui montraient les marches des travailleurs pour leurs droits, pour une juste lutte du prolétariat. Par ailleurs, ces scènes de filmage ne s'intègrent pas toujours très bien au récit central qui est celui du rapport à la mère. Moretti se donne un rôle en retrait, celui du frère de la cinéaste, tout aussi affecté par la perte annoncée de leur mère. Ce retrait nuit au film et à la charge tragicomique que sa présence donnait à ses précédentes réalisations. C'est l'acteur américain John Turturro (Barry Higgins dans le film) qui introduit les principaux moments comiques. Il joue un mauvais comédien qui se prend pour un grand comédien, incarnant un industriel américain qui vient reprendre une usine italienne, mais à ses conditions. Des scènes de cauchemars de la réalisatrice sont équilibrées, par contraste, avec de belles scènes de bonheur, comme lorsqu'elle apprend à sa jeune fille à conduire son premier scooter. Le film est fort parce que toujours, ou presque, l'émotion est présente et efficace. La bande sonore est fort originale dans la mesure où Moretti, un peu comme Tarantino, n'utilise aucune musique originale, mais diverses pièces sonores (Arvo Pärt, Leonard Cohen, Nino Rota, Philip Glass). Cette coproduction France / Italie démontre par ailleurs que les collaborations avec la France peuvent donner de bons fruits. Rappelons que c'est en 2013, lors du Festival de Cannes, que l'on annonçait le retour à des coproductions franco-italiennes. Le jury œcuménique a décerné un prix à **Mia madre**.

Le dernier film italien en Compétition officielle, le meilleur, fut celui de Paolo Sorrentino, **Youth (La giovinezza)**. Déjà, en 2013, sa **grande bellezza** avait été un moment fort du festival. **La giovinezza** peut être vu comme une suite de

La grande bellezza puisqu'on y retrouve la même veine, puissamment mélancolique, alors que deux amis âgés vont prendre la mesure de leurs vies. Dans **La giovinezza**, il y a plusieurs comédiens américains; contrairement au film de Garrone, ils sont justifiés. Dans un hôtel de luxe des Alpes, un réalisateur américain (Harvey Keitel) et un grand chef d'orchestre (Michael Caine), amis de longue date, se retrouvent et discutent des difficultés de vieillir. Ils sont confrontés systématiquement à des images de la jeunesse (Rachel Weisz ou Paul Dano) et ils se posent des questions sur leur avenir, avec beaucoup d'humour.

Le film a divisé, si l'on se fie aux réactions mitigées à la fin de la projection. Il n'a pas la cohérence narrative de **La grande bellezza**; il s'agit plutôt d'une suite de moments un peu discontinus. L'ensemble est cependant bien rythmé, opératique d'une certaine façon. Comme **La grande bellezza**, **La giovinezza** est un film plein de poésie, une fantaisie proche de Fellini, par moments. Par exemple, lorsque Michael Caine, en grand chef d'orchestre, dirige un troupeau de vaches pour créer de nouveaux arrangements pour leurs cloches.

L'humour et la surprise sont souvent au rendez-vous, comme lorsqu'on découvre un joueur de soccer obèse (une sorte de Maradona) qui porte un tatou de Karl Marx sur le ventre, ou quand le jeune acteur (Dano) se déguise en Adolf Hitler, ou encore lorsque Sorrentino glisse un vidéoclip de Paloma Faith (parce qu'elle incarne le fantasme d'un homme). Au final, **La giovinezza** nous parle, encore, du rêve de trouver de grandes beautés (*bellezza*) en ce monde.

Un quatrième film italien était en compétition dans la section *Un Certain Regard*: le documentaire **The Other Side** (titre de tournage: **Louisiana**), de Roberto Minervini. Ce long métrage témoigne d'une nouvelle donne du cinéma italien: l'existence de très nombreux bons documentaires qui ne cessent d'arriver dans les salles commerciales. **The Other Side** nous introduit dans le quotidien d'un couple de junkies (Mark et Lisa) en Louisiane. Il s'agit de *poor whites* (comme ceux de John Steinbeck). Le portrait est très dur, de telle sorte que plusieurs segments amenaient des spectateurs à quitter la salle. Deux exemples: lorsque Mark enfonce de grosses aiguilles de drogue dans les seins de sa femme, on ferme les yeux; puis, lorsqu'une femme enceinte se défonce avec de la drogue dure pour ensuite s'exhiber en tant que «danseuse nue». Dans une sorte de seconde partie (peu expliquée, par ailleurs), un autre groupe de *poor whites*, qui veulent recréer une Amérique totalement libre, vont tirer du fusil sur une réplique de Barack Obama. Selon eux, il faut que les Américains se battent aux États-Unis pour avoir leur pleine liberté et non aller se battre au Moyen-Orient. Pour témoigner de tout cela, le regard de Minervini est toujours juste, très photographique, très proche du rêve *bazinien* de l'objectivité photographique qui serait la base de l'art cinématographique.